

LA DÉsertION DES CAMPAGNES

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

(suite)

J'ai dit dans mon dernier article que ce sont surtout les jeunes gens, les jeunes filles qui quittent la campagne ; souvent c'est toute la famille qui part. Je crois dans un certain sens qu'il vaut mieux pour des parents, accompagner leurs enfants que de les laisser prendre le chemin de la ville seuls et sans le secours d'aucune surveillance.

Souvent ces parents partent à contre-cœur. C'est le seul sentiment de leur responsabilité qui les force à quitter la petite maison du village natal. Ordinairement ce sont les petits propriétaires, ayant une famille nombreuse qui se voient un jour pousser à cette triste nécessité.

Exerçant un métier, possédant souvent un petit coin de terre, cet ouvrier, dans les premières années de son mariage, gagnait assez pour suffire aux besoins de la famille. Mais bientôt le nombre des enfants augmentant, les dépenses augmentaient aussi, et les parents voyaient venir avec angoisse le jour où le budget familial ne balancerait plus.

Que faire ? Une solution possible se présentait à l'esprit : déménager à la ville. Là, les garçons, malgré qu'ils soient bien jeunes et faibles, pourront tout de même travailler ; en attendant qu'ils soient assez agés pour aller s'étioler dans les usines, ils seront employés dans les magasins, porteront les paquets et feront les messages ; la jeune fille, sera louée comme bonne, chez une dame quelconque, ou bien elle sera commis dans un grand magasin. Bref, tout le monde travaillera, l'argent entrera à flot dans la maison, et les mauvais jours ne seront plus à craindre.

On a donc décidé d'aller en ville ; un bon jour on a vendu à l'encan ces meubles, les ustensiles les plus nécessaires, et toute la famille est partie pour un grand centre industriel.

Voilà l'odyssée de presque toutes les familles qui viennent de la campagne à la ville. Il arrive que parmi ces familles, quelques unes voient se réaliser les rêves de fortune qu'elles avaient faits en quittant la campagne. C'est l'exception, la plupart végètent, les enfants au lieu d'aider les parents, dépensent inutilement le peu qu'ils gagnent ; ils prennent cet esprit d'indépendance, d'insoumission, si commun dans la ville, contractent des habitudes pernicieuses et sont souvent pour leurs père et mère, une cause de chagrins et de déboires.

Vienne une crise économique comme celle que nous traversons maintenant, c'est la misère pour la plupart de ces familles. On les voit alors, comme aujourd'hui à Montréal, quitter subrepticement la ville pendant la nuit, pour aller se réfugier à la campagne chez des parents et des amis ; on les voit se réunir deux ou trois dans un petit logement pour économiser et arriver à payer le loyer et le charbon.

Pensez-vous que ces familles ne seraient pas infiniment mieux partagées aujourd'hui, si, au lieu d'être venues à la ville, il y a quelques années, elles étaient allés s'établir sur une terre

neuve, dans une région de colonisation.

Car, en somme, c'est le cultivateur, l'habitant de la campagne, qui supportera le mieux la crise actuelle. « Il ne manquera ni d'ouvrage, ni de nourriture, ni de chauffage, ni d'abri. Ses inquiétudes et ses soucis restent pour ainsi dire ordinaires, ils n'ont guère changé avec la crise actuelle. Sa sécurité comme sa modeste aisance le rend encore le plus heureux ». (1)

Et supposons que cet ouvrier, écœuré de la vie triste et sans avenir qu'il mène dans la ville, s'en aille prendre une terre neuve ; croyez-vous qu'il parviendra à y retenir sa famille.

Une expérience de quelques années, m'a convaincu que les enfants nés en ville ou émigrés à la ville en bas âge, ne deviennent pas facilement des colons. Le souvenir de la cité, et de ses amusements les hante continuellement. Et, chose à noter, c'est souvent la mère, la jeune fille qui ont davantage la nostalgie de la ville, et qui poussent le mari, les frères à y retourner. J'ai rencontré dans mes courses à travers les régions de colonisation de bons et vrais colons, obligés d'abandonner le lot de terre qu'ils avaient commencé à défricher et de revenir à la ville, parce que leurs gracieuses épouses, ne cessaient de pleurer, et de leur reprocher de les avoir entraînés si loin dans les bois.

Et puis, que voulez-vous faire sur une terre neuve avec des femmes qui ont en dédain le travail du colon et la vie de la campagne, qui passent leur temps à parler des théâtres de vues animées, à feuilleter les cahiers de mode et le catalogue de la maison Eaton, qui n'ont qu'une ambition, retourner à la ville le plus tôt possible pour y courir les rues, comme autrefois.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des petits propriétaires que la nécessité force à quitter le village natal ; que lire de ces cultivateurs qui, ayant sous les pieds un *beau bien*, le vendre pour venir résider en ville ? Combien amèrement ils le regretteront un jour.

L'abbé IVANHOE CARON.

(1) *L'Action Sociale*, décembre 1914, sous le titre : Les plus heureux.

L'EXPOSITION PROVINCIALE DE QUÉBEC

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Nous aurons à Québec, en 1915, une exposition. Les dates en ont été fixées il y a quelques jours, et elle sera tenue du 28 août au 4 septembre.

Voilà un événement annuel qui prend chaque fois une plus grande importance.

L'Exposition de Québec, en 1915, entre dans sa cinquième année de continuité. C'est désormais une organisation permanente, et de ce fait, il en découle nécessairement de grands avantages au point de vue de l'industrie agricole dans cette province et au point de vue de la population.

On sait, en effet, que la grande mission de l'Exposition a pour but d'encourager l'agriculture et de faire de la province de Québec la plus grande et la plus riche du Canada indiscutablement, c'est par l'agriculture que notre province doit dominer ; notre domaine à exploiter

est immense, et la race française au Canada a toutes les qualités nécessaires pour s'emparer du sol et en exploiter les plus fécondes sources de bien-être et de richesse.

On remarque que depuis quelques années l'agriculture a fait des progrès remarquables, aussi remarquables que rapides. On commence à comprendre, enfin, que l'agriculture n'est pas une routine mais qu'elle est plutôt une science. Si cela eut été compris plus tôt, il y aurait longtemps que la province de Québec dominerait, et que les ressources de son sol auraient été exploitées avec plus de profit. Mais il est inutile ici de s'apitoyer sur les erreurs du passé ; il importe plutôt de mettre hache en bois et de propager l'élan donné depuis quelques années.

Le domaine de l'agriculture est si varié dans les éléments qu'il comporte qu'il offre à tous l'avantage de se spécialiser et d'ainsi éviter l'encombrement sur le marché de certains produits de la ferme. Il en est dans l'agriculture comme dans tout autre chose. Ce ne serait pas faire œuvre de sagesse et de clairvoyance que de s'appliquer à exploiter une seule ressource de l'agriculture jusqu'à épuisement ; néanmoins, il est opportun, comme conséquence de graves circonstances présentes auxquelles tout l'univers s'intéresse, de chercher à faire produire le sol canadien le plus abondamment possible.

Cette grande calamité de la guerre qui sévit actuellement, quelqu'en soit la durée, ouvre de vastes horizons aux pays qui, sans être neutres, se trouvent en dehors de la zone du malheur, et qui possèdent tous les éléments nécessaires pour bénéficier pleinement de ce qui nécessairement adviendra.

L'heure est décisive pour le Canada agricole ; tous les canadiens doivent se mettre ardemment à l'œuvre pour recueillir tous les bienfaits d'une intelligente productivité ; ils ne doivent échapper nullement les occasions qui leur sont offertes d'observer, de comparer, d'étudier, de s'instruire et de se mettre « à la Mode » en quelque sorte, afin de progresser rapidement dans la mission qui leur est tout indiquée.

Les expositions de l'industrie agricole sont incontestablement d'excellents moyens pour encourager l'agriculture, et l'Exposition de Québec, plus que tout autre dans la province. Nous nous reppelons avoir entendu l'un des plus progressifs cultivateurs de la province de Québec dire, quelques jours après l'Exposition de 1914, ce qui suit :

« L'Exposition de Québec est indiscutablement la plus belle exposition de la province, et ce sera bientôt l'une des plus belles du Canada.

Québec fait bien les choses, et tous les cultivateurs de la province qui s'intéressent à son exposition s'en réjouissent ».

Certes, voilà un témoignage qui mérite d'être signalé à l'attention de tous les cultivateurs de cette province pour que ceux-ci soient justifiables de profiter des avantages qu'elle offre et de s'intéresser au progrès moderne dans l'agriculture.

Il n'y a pas de meilleure manière d'illustrer des progrès et de les exemplifier que par une exposition. Un événement annuel de cette nature pour les intérêts agricoles met en relief les progrès réalisés, et rend plus vigoureux et plus fermes les élans nouveaux vers le domaine des merveilleuses possibilités.

P. E. C.